

Zeitschrift: Gazette musicale de la Suisse romande
Herausgeber: Adolphe Henn
Band: 1 (1894)
Heft: 7

Artikel: Janie
Autor: Held, F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1068534>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

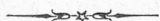
ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

(Leipzig, 1889), en passant par l'élégante plaquette où M. Saint-Saëns n'a pas dédaigné consigner ses idées sur les décors dans l'antiquité.

C'est donc par le moyen âge que débutent les très intéressantes recherches de M. Germain Bapst sur « la mise en scène, le décor, le costume, l'architecture, l'éclairage et l'hygiène au théâtre ». L'ordre suivi par l'auteur ne pouvait être que chronologique. Les grandes divisions qu'il a adoptées suivent dans toute l'Europe, la Suisse comprise, l'évolution du théâtre depuis les mystères dialogués jusqu'au théâtre contemporain. Tout cela avec une méthode, une précision, une abondance de renseignements scrupuleusement appuyés par l'indication des sources et la reproduction de nombreuses pièces justificatives. M. Germain Bapst a réellement fait œuvre d'historien et d'érudit et, pour une ligne utile, l'auteur a dépouillé non seulement tous les ouvrages touchant, de près ou de loin, au théâtre, mais les archives des villes, des comptes de travaux, des mémoires et des biographies en quantités innombrables.

Les tables de la fin du volume en disent long sur le travail accompli. Elles occupent juste 40 pages à deux colonnes de petit texte. L'une est bibliographique, l'autre, analytique; une troisième donne la liste alphabétique des noms propres et des pièces citées dans *l'Essai sur l'histoire du théâtre*. Remarquons que les peintres de décors ont en M. Germain Bapst un historiographe des mieux documentés. Quarante-cinq gravures sont intercalées dans les 700 pages du texte. La plupart sont des reproductions d'estampes des grandes collections publiques et privées. On peut regretter qu'à propos du *Mystère de Valenciennes*, l'auteur ne nous ait pas fait connaître la miniature d'après laquelle M. Nutter fit exécuter la maquette existant actuellement à la Bibliothèque de l'Opéra. Notons que notre compatriote, le grand dessinateur Grasset, s'en est inspiré pour une grande planche en couleurs parue jadis dans *Paris illustré*.

EMILE DELPHIN



JANIE

Comédie lyrique en trois actes, par MM. Ph. GODET et JACQUES-DALCROZE. Représentée pour la première fois, le 13 mars 1894, au Grand-Théâtre de Genève.

C'est pour nous un bien vif plaisir de constater l'heureux accueil fait à l'idylle musicale de MM. E. Jaques-Dalcroze et Philippe Godet, dont la première représentation a eu lieu mardi dernier sur notre scène genevoise. Cette partition, où la mélodie coule de source — don bien rare par le temps qui court — et que distinguent une facture raffinée et spirituelle, une orchestration amoureusement fouillée, est un début tout à fait concluant pour le musicien qui s'essayait pour la première fois à la scène. A travers quelques petites gaucheries de néophyte, elle dénote un compositeur ayant le sens du théâtre et tout ce qu'il faut pour y réussir.

M. Philippe Godet a fait son scénario sur une nouvelle de Georges de Peyrebrune. C'est une simple histoire qui peut se résumer ainsi: Un député a donné mille écus de dot à la fille la plus sage d'un village que le livret nous dit être quelque part en France, mais dont les habitants, à en juger par leurs paroles et leurs sentiments, sont tout à fait suisses. Trois conseillers municipaux ont été chargés de distribuer cette aubaine. Ils délibèrent, au lever du rideau, dressant la liste des vertus du village et vidant force bouteilles pour s'éclaircir le jugement; mais chacun a sa candidate et l'entente serait malaisée sans l'arrivée du curé, qui propose de donner la somme à Janie, la fille de Giraud, un des municipaux présents.

Janie a dix-sept ans, elle est douce, elle est bonne,
Pour tous les malheureux sa main s'ouvre gaîment,
En leur donnant du pain, c'est un cœur qu'elle donne
Et les petits enfants lui font une couronne
Disant en chœur: « Voici la petite maman. »

Les conseillers se laissent convaincre par ces jolis vers, que leur chante le curé, et après une protestation pour la forme du père de Janie, qui trouve sa fille un peu jeune pour déjà prendre un mari, la chose est décidée. Le président du conseil municipal, un fin finaud nommé Longuet, voudrait bien épouser l'heureuse élue, et ses écus en même temps, et comme il a prêté précisément cette somme à Giraud, il le prend à part et le persuade de lui régler sa dette en lui donnant sa fille. Le curé, qui n'est pas du complot, veut annoncer lui-même à Janie qu'elle est la fille aux mille écus, et dans une scène charmante il l'invite à songer au mariage et à se choisir un époux. Une musette mélancolique résonne dans la campagne et comme le visage de Janie s'éclaire à cette musique, on devine qu'elle est faite par quelqu'un qui lui tient au cœur. C'est le vannier Noël, un pauvre gars, diseur de chansons, que le père Giraud malmène assez rudement, lorsque sa fille le fait entrer pour lui commander une cage à fauvette. Aussi s'en va-t-il très vite, avec la bénédic-

tion du curé, et la toile se baisse sur le début d'un entretien où l'on prévoit que Giraud obligera sa fille à prendre Longuet pour époux.

Le second acte s'ouvre par une cérémonie champêtre fort réussie : la bénédiction de la « gerbaude », la dernière gerbe de la moisson. Au milieu de cette pastorale apparaît une nouvelle figure : c'est celle d'une paysanne nommée Josette, à laquelle Longuet avait promis le mariage et qui, se voyant délaissée, vient lui faire une belle scène assaisonnée d'une paire de soufflets. Les moissonneurs partis, survient Janie : elle reçoit de Noël la cage qu'il a tressée pour elle et lui apprend qu'elle doit se marier le lendemain. C'est le point culminant de l'œuvre et l'endroit où librettiste et musicien se sont le mieux rencontrés. Cette charmante idylle remplit à elle seule le reste de l'acte et elle est terminée par l'apparition du curé, qui voyant nos amoureux devisant sur un tertre dans le calme du soir, les bénit en passant. Il y a des curés de campagne qui auraient pris la chose de tout autre façon.

Au troisième acte, le grand jour est arrivé et le conseil municipal va faire connaître sa décision. La fanfare locale fait rage, les villageois accourent et les autorités prennent majestueusement place sur une estrade. Le maire Longuet débite un superbe discours et décerne la bourse à Janie. Voici pour elle le moment venu de choisir son futur mari : son père la pousse du côté de Longuet qui se rengorge, déjà sûr de son affaire ; la pauvre Janie est fort empruntée, mais l'amour l'emporte sur l'obéissance filiale et elle court se jeter dans les bras de Noël, qui assistait de loin à la scène, en compagnie du curé. Longuet s'évanouit de rage, Giraud proteste, indigné, mais Janie le convainc en lui abandonnant les mille écus et l'idylle finit, comme elle devait finir, par le triomphe des deux amoureux.

C'est là une action assez peu corsée et qui est trop au large dans ces trois actes. Le texte est rempli de morceaux de poésie charmants et de jolis vers toujours *musicables*, ce qui est une qualité précieuse, mais malheureusement le livret laisse à désirer au point de vue scénique, il manque de vie, de mouvement et de rapidité, les entrées et sorties des personnages pourraient être plus aisées et plus motivées, et la coupe, l'enchaînement des scènes ne sont pas toujours heureux. Voyons maintenant quel parti le musicien en a su tirer.

M. Jaques-Dalcroze, comme on l'a vu l'an dernier lors des exécutions de la *Veillée* et du *Violon maudit*, suit tout à fait le courant moderne. C'est un chercheur qui se plaît dans les combinaisons de timbres, dans les raffinements harmoniques les plus variés et il fait souvent des innovations heureuses, tel cet effet de trombones bouchés qui sonne si curieusement dans son Prélude. Cette science d'orchestration et d'écriture ne nuit pas, comme chez beaucoup d'autres jeunes, à la clarté de ses idées musicales, et il « cultive son moi » mélodique avec fruit. Il pécherait peut-être quelquefois par excès de zèle et embarras de richesses, comme dans certains commentaires des cuivres, qui son-

nent tragiques et walkyriens pour commenter des situations villageoises et de pur opéra-comique, ne nécessitant guère ce luxe d'instrumentation. Ses mélodies ont de la grâce et du naturel à foison et dans les situations comiques, il montre l'esprit et la finesse qui ont fait la fortune des *Chansons romandes*. Pour caractériser les personnages de *Janie*, il s'est servi de motifs typiques bien trouvés, dont il fait un usage sobre et toujours en situation. *Janie* et *Noël* ont chacun leur thème d'amour, mélodies complètes, faciles à retenir et toutes deux charmantes. Ces deux héros de l'ouvrage ont aussi des motifs épisodiques spéciaux. Le curé est caractérisé par un motif harmonique distinct (sixième augmentée) d'où naît une musique toujours large et douce ; *Longuet*, personnage comique, a deux thèmes burlesques dont l'un, facétie de clarinette, est une trouvaille. Giraud, Josette et aussi les diverses situations de l'ouvrage, ont également leurs motifs appropriés qui atteignent leur complet développement au moment voulu. Ce procédé en train de devenir classique donne beaucoup d'individualité et de relief aux personnages.

Après quelques mesures d'introduction (le *prélude* en tête de la partition publiée par M. Fritsch, à Leipzig, est exécuté entre le premier et le deuxième acte), la pièce débute par la scène des conseillers municipaux, dialogue finement commenté d'où surgit une phrase en duo : « *Ah ! les femmes* » d'une vive allure et dont la chute est fort amusante. L'exposé de Longuet, « *le député monsieur Mouton* » avec son motif mélodique simple et chantant, rappelle la manière d'Adolphe Adam, avec une orchestration d'une couleur autrement distinguée. Cette scène a de la vie, mais on pourrait y retrancher quelques détails inutiles, entr'autres l'effet d'orchestre soulignant les rasades des dignes conseillers. La cantilène du curé faisant le portrait de Janie, basée sur le motif harmonique dont nous avons parlé, est une des plus jolies choses de l'acte. Vient ensuite un *Angelus* orchestral très soigné, mais qui fait longueur parce qu'il interrompt l'action. Nous trouvons ensuite une autre charmante phrase du curé : « *Il est une petite fleur sauvage* » qui naît du motif épisodique de Janie. Le dialogue entre la jeune fille et le prêtre a inspiré à la fois le poète et le musicien. C'est une excellente page, que suit une large homélie sur l'amour, prêchée par le bon prêtre et après laquelle s'épanouit dans toute sa grâce le lied de Janie « *Où, je t'aimerai comme t'aime une mère* », mélodie pleine d'élan et de tendresse qu'a fort bien chantée M^{lle} Gianoli.

Il faut encore citer dans cet acte la sérénade des paysans et paysannes, page d'une jolie couleur rappelant un peu une scène analogue du *Roi d'Ys* ; l'allegretto où Longuet fait de lui un portrait enchanteur et dont le commentaire orchestral et son basson ironique dénotent chez M. Dalcroze de rares qualités d'opéra-comique — et enfin le lied de Noël *Comme fleurit la fleur nouvelle*, le pendant du lied de Janie auquel il ne cède en rien comme charme mélodique. Le solo de cor anglais qui précède l'en-

trée de Noël produit l'effet poétique voulu, mais cette musette se répète un peu trop. L'acte finit d'une manière originale : après le départ de Noël, Janie perdue dans ses rêves, répète sa phrase amoureuse, mais son père le rappelle à la réalité en la conviant à une explication sérieuse et la toile tombe, nous laissant fort perplexes au sujet de ce conseil de famille.

Le *Prélude* s'exécute avant le second acte : c'est une des belles pages de l'œuvre et si ne nous y arrêtons pas, c'est qu'il a été fort bien analysé ici même dans un précédent numéro. Sur un allegro vivace au rythme bien accusé, le second acte commence, dans un décor champêtre animé par des moissonneurs en train de charger les gerbes. L'apparition de Josette à la scène du soufflet donne au musicien une nouvelle occasion d'affirmer ses qualités d'humoriste dans le couplet de cette payse et ses ingénieuses répliques du chœur et de Longuet « ça s'fait. » La *Chanson du blé* (avec reprise du chœur) chantée par Noël est une charmante mélodie populaire dont la simplicité et le naturel sont tout à fait en situation. La bénédiction de la gerbe, l'air de ballet un peu gris mais aux fins détails d'orchestre, tout dans cette pastorale est bien venu et intéressant.

Nous arrivons à la page maîtresse de la partition, la scène capitale de l'œuvre : celle où Janie et Noël rappellent leurs souvenirs d'enfance et se donnent l'un à l'autre. Le compositeur devient ici tout à fait supérieur, traitant cette poétique idylle avec une aisance et une inspiration qui ne faiblissent pas un instant. Sur une orchestration d'une couleur séduisante, les thèmes d'amour, les mélodies tour à tour tendres et mélancoliques s'élèvent et se succèdent avec un bonheur égal. A citer surtout l'ensemble *Pensons à notre fraîche aurore*, et ses canons harmonieux, la *prière* de Janie au dessin musical si pur, et enfin cette évocation d'anciennes chansons populaires : *Nous n'irons plus au bois, Compagnons de la margolaine, la Vieille*, que chantaient ensemble nos amoureux lorsqu'ils étaient enfants et qu'ils redissent, charmés par leurs souvenirs, tandis que l'orchestre les commente et les harmonise de la manière la plus spirituelle, et parfois aussi la plus émouvante. A ce moment, il y a un bien joli détail dont il faut féliciter le librettiste. Vers la fin de la chanson :

Fait's un tour, demi-tour,
Embrassez tous vos amours.

Janie et Noël vont innocemment mettre le dernier vers à exécution comme au temps de leur jeunesse, mais au moment de le faire, ils reculent soudain, se détournant l'un de l'autre pour cacher leur émotion. C'est un rien, mais il est exquis. Après ces souvenirs d'antan, Noël reprend son lied du premier acte qui sonne cette fois comme un chant de victoire et le duo s'achève dans l'extase de rigueur. Nous supprimerions volontiers, après ces pages inspirées, l'apparition du curé qui bénit le couple en passant. Ce brave curé abuse vraiment trop des devoirs de

sa charge, et pour un peu, il ferait de ces trois actes une bénédiction perpétuelle.

Il y a de nouveau un intéressant prélude au troisième acte, symphonisé sur des rappels des chants populaires qui ont servi tout à l'heure pour la scène d'amour. Passons sur l'épisode dans lequel Longuet, caché derrière une porte, écoute Giraud plaider sa cause à Janie, tout en lui soufflant son rôle en conscience et sur une répétition de la scène de jalousie que Josette avait déjà faite à l'acte précédent, pour arriver à l'une des perles de la partition, une *aubade* que donnent à Janie les habitants du village. Cet allegretto (*Voici le jour, fillette, tire lirette*), par sa facture originale et d'une piquante nouveauté, ses oppositions de rythme si bien trouvées, est dans la meilleure manière de l'auteur. Il est bien regrettable que cette jolie chose ne soit pas chantée plus légèrement. Ne pourrait-on pas peut-être trier sur le volet une douzaine de choristes, pour avoir quelques nuances et détailler cette pièce comme elle doit l'être.

Nous étions jusqu'ici en plein opéra-comique, et l'acte précédent avait laissé une forte impression lyrique. Avec la scène suivante, nous tombons dans l'opérette, ce qui est une erreur. Dès l'arrivée du maire pour la cérémonie annoncée, dès l'entrée de la fanfare du village qui s'époumonne sur l'allegro de l'ouverture de *Guillaume-Tell*, on sent que le joyeux tempérament du compositeur va faire des siennes et qu'il ne saura pas résister à cette occasion tentante de montrer sa verve. Le premier soir, cette verve a paru un peu grosse, les couacs en sol bémol de la fanfare ont semblé assez vulgaires, et le discours extravagant de Longuet, souligné par des cuivres bicornues, plutôt laborieux que vraiment comique. Dès la seconde représentation, M. Jaques-Dalcroze a remis les choses à leur vraie place ; la fanfare placée au fond de la scène a fait d'autant plus rire que ses fausses notes étaient plus lointaines, et Longuet, en prononçant son discours sur le devant de la scène a été mieux écouté, tandis que certaine altercation inutile entre le garde-champêtre et Joseph en était réduite à sa plus simple expression. Malgré ces atténuations et tout l'esprit du compositeur, le contraste entre cette partie plus que bouffe et la partie lyrique, sentimentale de l'ouvrage fait trop disparate, aussi n'est-on pas en état d'applaudir comme il le mérite le *lied à la musique* chanté par Noël l'instant d'après. Heureusement les modulations rares et les détails ingénieux qui soulignent le dénouement et la reprise finale de l'aubade précitée terminent l'œuvre à souhait.

On a voulu voir paraître sur la scène, le premier soir, le librettiste et le musicien. Ce dernier, couvert de couronnes, a reçu une ovation bien encourageante, et cette première épreuve scénique doit l'engager à persévérer dans cette voie de l'opéra-comique et de demi-caractère dont sa musique possède déjà les plus essentielles qualités.

Pour terminer par les interprètes, M^{lle} Gianoli a fait de *Janie* une création accomplie ; sa jolie voix, sa diction et son jeu sont très sûrs et elle a chanté

et joué la scène d'amour du deuxième acte d'une manière charmante. M. Audisio a de même réussi dans le rôle de *Noël*, bien qu'il manque un peu de puissance et faiblisse en quelques endroits. M. Dechesne chante fort bien les belles phrases du curé, mais son prêtre n'est ni assez souriant, ni assez bonhomme: on l'a pris, aux premières scènes, pour un amoureux transi plaidant pour son propre compte. M. Baudhuin s'est tiré avec beaucoup d'adresse de son rôle difficile de *Longuet*, qui nécessiterait un chanteur bouffe de l'ancienne école. Il a su être comique sans exagération, se tirant avec aisance des écueils vocaux de son personnage. Mlle Gastineau, une *Josette* un peu empruntée et sans le mordant voulu, M. Féraud, un excellent *Giraud*, et M. Van Laer (*Noiraud*), ont secondé de leur mieux leurs camarades. Les chœurs ont été convenables, et l'orchestre, dont les parties étaient d'une sérieuse difficulté, n'a pas mal marché, mais comme on l'a pu constater pour le *Vaisseau-Fantôme*, le *Barbier de Séville* et le reste, il ne joue guère que les notes; les nuances, l'allure, le relief et le fini des détails sont trop souvent lettre morte. L'œuvre a paru soigneusement montée et cette heureuse manifestation de l'art romand mérite d'attirer la foule: c'est une intéressante soirée à passer.

F. HELD.

S U I S S E

GENÈVE

De trop nombreuses occupations et des raisons de santé m'obligent, à mon grand regret, à renoncer jusqu'à nouvel ordre à collaborer régulièrement à la *Gazette romande*, et ces mêmes causes m'empêchent d'écrire aujourd'hui une longue chronique. Les lecteurs de ce journal m'excuseront volontiers du reste, tout l'intérêt de la quinzaine se concentrant sur la première de *Janie*, dont doit parler un de mes collègues.

Déjà vieux sont les deux concerts russes, donnés à la Réformation les premiers jours de mars. Lausanne en ayant eu la primeur, M. Kœlla en a parlé ici même, il y a quinze jours, en termes peu flatteurs. Faut-il tenter la réhabilitation de la chapelle Slaviansky?... La tâche serait malaisée. Je me bornerai à quelques renseignements de fait, quelques-uns rectificatifs des récits des journaux.

Le chœur entendu cette année n'est point celui qui fit courir Genève il y a sept ou huit ans. C'est une chapelle nouvelle, qui fut fondée en 1892, sauf erreur, par une fille de M. Slaviansky-d'Agréneff, Nadina, séparée de son père à la suite de je ne sais quelles circonstances. Elle a déjà voyagé dans toute l'Europe continentale, les pays latins exceptés, ce qui peu paraître étrange en ce temps de russophilie française, et elle n'est point d'un autre type que la chapelle paternelle, dans laquelle les parties de soprano et d'alto étaient également chantées par des garçons. Mais, homme habile, M. Slaviansky-d'Agréneff disposait devant ses choristes, à titre déco-

ratif, un rang de jeunes filles vraies. Si Nadina Slaviansky n'use pas du même procédé, ce n'est point par envie féminine, car elle est assez belle pour soutenir toute comparaison sans danger, et ce n'est point non plus faute d'avoir hérité de l'habileté de son père. Elle a ses trucs aussi, les uns louables, tel que le théâtral défilé de la chapelle en costume, à son entrée, les autres discutables, pour ne rien dire de plus: tel celui qui consiste à annoncer deux concerts avec programmes différents, alors que, pour la plupart, les morceaux ne diffèrent que par leurs titres.

A part un fragment d'un opéra de Dargomijsky, ces morceaux étaient tous des airs populaires harmonisés très simplement, mais avec un désir de faire ressortir les particularités des exécutants qui les rendent souvent peu agréables à l'oreille. Les quatre basses qui, *horrible dictu!* descendent jusqu'au contre-fa, se complaisent en des profondeurs où elles produisent moins des sons musicaux que des sortes d'éruptions; cependant que tout en haut les soprani poussent des notes aiguës, fausses parfois, et l'oreille cherche en vain un corps entre ces pieds de géants et cette tête d'enfant. L'effet est heureux dans les pièces comiques, celle par exemple où, dans un mouvement en croches, les basses prononcent ces paroles — dont je ne garantis pas l'exactitude — : *tou tou, tou tou, ti phrou, ti phrou*. Ailleurs, le premier étonnement passé, l'effet fatigue vite.

De la chapelle Slaviansky à la deuxième symphonie de Borodine, la transition est facile et agréable. Chansons populaires encore, mais non plus dans une monotone enfilade et gâtées par une harmonie de « conservatoriste »; Borodine les a enchâssées dans des harmonies originales et répondant à leur nature, il les a fait se succéder dans les rythmes les plus imprévus, et son instrumentation est singulièrement riche et colorée, à la hauteur de celle des novateurs les plus raffinés de la France contemporaine. Cette œuvre maîtresse, qui ouvrait le neuvième concert d'abonnement, a reçu un accueil très froid, la masse des auditeurs était visiblement déroutée. L'orchestre, sans être irréprochable, ni dans le détail, ni dans l'allure générale qui manquait de vivacité par endroits, a cependant exécuté assez bien pour la faire apprécier, cette symphonie, qui offre de grandes difficultés, et elle m'a pour ma part enchanté.

Je l'ai moins été de l'ouverture des *Deux Journées*, de Cherubini. Quand une œuvre n'est plus nouvelle, on devient forcément plus exigeant en matière d'exécution et celle qu'a donnée notre orchestre, dans un mouvement trop rapide peut-être, a manqué de cette précision et de ces arêtes vives que réclament la plupart des œuvres de l'Ingres de la musique. Le succès du concert a été pour deux mélodies populaires du nord arrangées par Svendsen pour instruments à cordes, avec un charme exquis.

Je n'ai pas tenté la réhabilitation de la chapelle Slaviansky. Je voudrais essayer celle du baryton Messchaert, qui s'est produit à Lausanne avant de